

L'Axe Montaigne-Hobbes. Anthropologie et politique. Sous la direction d'EMILIANO FERRARI et THIERRY GONTIER. Paris, Classiques Garnier, « Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance européenne », 2016. Un vol. de 312 p.

Se situant dans le sillage des travaux d'Anna Maria Battista, de Quentin Skinner et de Gianni Paganini, l'ouvrage dirigé par Emiliano Ferrari et Thierry Gontier se propose aussi bien d'approfondir la connaissance des sources françaises de la philosophie hobbesienne que de mettre au jour des points de convergence et de divergence théorique entre Montaigne et Hobbes dans les domaines de l'anthropologie et de la politique. Ce projet prend appui sur des données historiques et biographiques importantes, notamment l'influence que la traduction des *Essais* par John Florio eut en Angleterre au XVII^e siècle et les séjours de Hobbes en France lors desquels il fréquenta le cercle de Mersenne, où le scepticisme faisait l'objet de maintes discussions. Même si l'on n'a pas une preuve absolue que Hobbes avait une connaissance directe des *Essais*, la mise en parallèle des deux auteurs permet de jeter un éclairage sur certains traits saillants de leur réflexion et, par ce biais, sur certains aspects de la pensée moderne (cf. l'« Introduction » d'Emiliano Ferrari et Thierry Gontier, p. 10-12).

Ce n'est pas un hasard si les directeurs de cet ouvrage ont choisi de confronter Montaigne et Hobbes autour des thématiques anthropologique et politique. Dans le champ des études hobbesiennes, le lien entre ces deux domaines a été mis en exergue, entre autres, par Raymond Polin (*Politique et philosophie chez Hobbes*, Paris, PUF, 1953) : selon ce commentateur, si chez Hobbes la politique donne les grilles interprétatives à partir desquelles peuvent être compris tous les autres champs philosophiques, le phénomène humain retient tout d'abord l'intérêt du philosophe anglais car l'humanisation de l'homme est un processus qui se réalise à travers la constitution de la société civile.

La première partie de ce livre, portant sur l'anthropologie, s'ouvre avec un article d'Emiliano Ferrari sur l'« l'homme en général ». L'auteur y soutient que si Montaigne et Hobbes mettent en lumière les facultés et les états que l'homme partage avec les autres animaux, cela ne leur empêche pas de reconsidérer les traits essentiels de l'« humanité de l'homme » : celle-ci devrait toutefois être définie en fonction de certaines « caractéristiques différentielles et dynamiques » (p. 45), c'est-à-dire de conditions et tendances originaires à partir desquelles chacun se développe individuellement et socialement. En prolongeant le scepticisme de Montaigne mais aboutissant à un matérialisme anthropologique, Hobbes pense que la sphère des essences est inaccessible à la connaissance directe : l'axe Montaigne-Hobbes fait ainsi apparaître une conception de l'homme dépourvue d'assises métaphysiques et qui n'érige pas celui-ci en mesure et fin du cosmos (cf. l'article de Marco Sgattoni). Aussi, la spécificité de la psychologie humaine, comme l'a expliqué Gianni Paganini tout particulièrement au sujet de Hobbes, ne consiste-t-elle pas en une nature mais dans ses fonctions : en comparant les hommes et les animaux, le *Léviathan* fait preuve d'une « approche psychologique » et « différentielle » (p. 133) qui ne postule pas une différence fixée hors de l'histoire entre les deux. Or, si la naturalisation de la psychologie humaine chez Hobbes a pu subir l'influence du scepticisme de Montaigne, le philosophe de Malmesbury se démarque du bordelais sur la question de l'égalité. Celle-ci chez Hobbes n'est pas « intra-cosmique » comme chez Montaigne mais « intra-humaine » ; elle tient à la vulnérabilité de tous et chacun et à la compétition interindividuelle (p. 143, 146).

En creusant le paradigme anthropologique qui va se définir entre Montaigne et Hobbes, il est inévitable de se confronter avec le fond sombre de la vie mentale, sur lequel se focalise l'article d'Arnould Milanese et Didier Ottaviani. Ces deniers soulignent que l'imagination se révèle comme constitutive de la subjectivité chez Montaigne comme chez Hobbes ; mais si le premier explore la possibilité d'une gestion réglée de l'imaginaire et réfléchit sur la « structuration imaginaire du soi » à partir de l'histoire individuelle (p. 74), le deuxième dépasse le cadre du

« je » et de l'écriture comme méditation en envisageant la possibilité d'un imaginaire collectif historique. Mais l'étude de la psychologie des facultés doit également prendre en considération la question du jugement. Ainsi chez les deux penseurs (*cf.* l'article de Luc Foisneau), l'égalité des hommes se comprend à l'aune de l'égalité de la distribution du jugement individuel et la gloire constitue le moyen grâce auquel l'individu apprend à estimer sa propre valeur. Pourtant, si tous les deux concordent dans l'idée que la gloire véritable repose sur le jugement exact de sa propre valeur, à la différence de Montaigne, Hobbes relie le concept de gloire à sa définition du pouvoir si bien que la gloire finit par consister en la réputation de pouvoir que l'on attribue à quelqu'un.

Un autre pilier de ce parcours thématique est constitué par le rôle joué par la peur dans la structuration des relations humaines. Or Montaigne et Hobbes reconnaissent tous les deux son importance. À partir de cette donnée et suivant le fil conducteur de la critique lucrétienne de la religion, Nicola Panichi reconstruit l'entrelacs hobbesien entre anthropologie, politique et religion. Soulignant les points où Hobbes semble rejoindre le bordelais – par exemple la référence ironique de Montaigne au culte des saints –, l'auteure met l'accent sur l'enquête généalogique grâce à laquelle le philosophe anglais dégage les multiples racines de la croyance religieuse.

Quant aux questions plus spécifiquement politiques, abordées essentiellement dans la deuxième partie du volume, Montaigne semble se rapprocher de Hobbes en raison de sa conception du pouvoir souverain et de sa vision négative de la sédition (*cf.* Philippe Desan, p. 169-170), si bien que l'un et l'autre peuvent être considérés comme « des penseurs de la vertu de l'obéissance » (*cf.* Jérémie Duhamel, p. 172) ; toutefois, pour Montaigne la disposition à l'obéissance peut aller de pair avec la modération et la duplicité, tandis que pour Hobbes l'obéissance ne doit donner lieu à aucune suspicion – d'autre part (*cf.* l'article de Mormino), la religion même se présente chez les deux auteurs sous le signe de l'obéissance. Les deux penseurs sont d'accord aussi sur le fait que l'obligation propre aux lois civiles, et non l'obligation privée, doit faire fonction de « ciment social » (*cf.* l'article de Sylvia Giocanti et Géraldine Lepad, p. 246). Néanmoins, comme l'affirme Jean Terrel (p. 264), le rôle qu'assigne Hobbes à la science politique comme moyen pour faire face au scepticisme politique s'oppose au scepticisme montaignien envers la politique : celle-ci ne semble pas pouvoir éliminer les conflits, qui coexistent avec des relations de coopération, étroitement imbriqués dans toutes les institutions, par exemple dans le mariage. En outre, contrairement à Montaigne, Hobbes pense que l'interprétation des Écritures est réservée au souverain civil, même si tous les deux blâment le pluralisme religieux au nom d'une condamnation générale des attitudes de présomption et de domination (*cf.* l'article de Thierry Gontier).

Somme toute, Montaigne et Hobbes manifestent tous les deux une certaine méfiance envers, pourrait-on dire, l'« ordre des raisons », notamment à l'égard de la détermination métaphysique de la nature humaine, et aspirent à repenser les soubassements de l'anthropologie à partir de l'animalité de l'homme ; en outre, marqués l'un et l'autre par l'expérience des guerres civiles, les deux penseurs essaient de comprendre la complexité du problème politique selon une mise en perspective des relations interhumaines qui va à l'encontre du modèle aristotélicien avec lequel renoue l'humanisme civique renaissant. Si pour cette tradition la cité s'avère être le stade ultime de la communauté naturelle, Montaigne et Hobbes épousent les contours d'une « anthropologie négative » (*cf.* l'« Introduction », p. 16, et l'article de Gianfranco Mormino, p. 220) et, s'inquiétant de la violence extrême produite par la dissolution civile, mettent en avant les facteurs politiques qui assurent la stabilité au moyen d'une crainte mutuelle apte à préserver la paix civile (*cf.* les articles de Desan et de Mormino). Mais, à la différence de Hobbes, Montaigne, tout en identifiant les risques auxquels s'expose une société naturelle dépourvue d'un pouvoir et de lois, semble en réalité articuler un pessimisme anthropologique

de matrice platonicienne et épicurienne avec l'idée aristotélicienne et stoïcienne de la sociabilité naturelle des hommes (*cf.* l'article de Raffaella Santi, p. 197-198).

RAFFAELE CARBONE